René Laurentin

Flashes sur l'Extrême-Orient



aux Éditions du Seuil, Paris

FLASHES SUR L'EXTRÊME-ORIENT

20691

5° 0²
2214

DL. 9 3 1971 - 04620

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

L'enjeu du Concile (*4 vol.*)
Bilan du Concile
histoire, textes, commentaires
Bilan du Concile Vatican II
(*collection Livre de Vie*)
La question mariale
L'enjeu du Synode
Flashes sur l'Amérique latine
L'Amérique latine à l'heure de l'enfantement
Développement et Salut
Enjeu du deuxième Synode et Contestation dans l'Eglise
Synode permanent, naissance et avenir

AUX ÉDITIONS LETHIELLEUX

Court Traité de théologie mariale
Le titre de corédemptrice, étude historique
Sens de Lourdes
Bernadette raconte les apparitions
Lourdes, documents authentiques
(*6 volumes en collaboration*)
Lourdes, histoire authentique des apparitions
(*6 autres volumes*)
Les apparitions de Lourdes, récit (*1 vol.*)
La Vierge au Concile

AUX ÉDITIONS CASTERMAN

L'Eglise et les Juifs à Vatican II

AUX ÉDITIONS DESCLÉE DE BROUWER

Notre-Dame et la Messe

AUX ÉDITIONS GABALDA

Structure et Théologie de Luc 1-2
Jésus au temple

AUX ÉDITIONS DE LA BONNE PRESSE

Messages de Lourdes

À L'APOSTOLAT DES ÉDITIONS

Dieu est-il mort ?
Nouvelles Dimensions de la charité
Pontmain, histoire authentique (*3 volumes*)
Logia de Bernadette (*3 volumes*)

RENÉ LAURENTIN

FLASHES SUR L'EXTRÊME-ORIENT

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris-VIe*



© *Editions du Seuil, 1971.*

AVANT-PROPOS

Ce recueil contient le reportage d'un voyage en Extrême-Orient, fait au retour d'un enseignement aux U.S.A. en juillet-août 1970 : des choses vues et entendues par un théologien qui s'efforce de suivre la vie de l'Eglise, selon les convictions suivantes.

1° La vie de l'Eglise est une source pour les théologiens. Dire cela, ce n'est pas minimiser l'Ecriture et la Tradition, c'est percevoir qu'elles procèdent elles-mêmes de la vie de l'Eglise, et s'y prolongent de manière vivante. Les *Epîtres* de saint Paul ou de saint Jacques, et l'Evangile même, ont fixé la prise de conscience et les formulations spontanées de la première génération chrétienne. Ce sont les archives d'une vie qui continue. L'Esprit-Saint, qui a inspiré l'Ecriture de manière transcendante, reste une source d'eau jaillissante au cœur des croyants.

2° Il ne faut pas étriquer cette source.

— La vie de l'Eglise ne se situe pas seulement à Rome, comme un modèle unique, mais aussi dans les autres églises locales, nées en d'autres cultures. L'Eglise fait la preuve de son universalité, comme de sa fidélité au mystère de l'Incarnation, dans la mesure où elle vit ce qu'elle a reçu selon les diversités des races et des cultures.

— Cette vie que suscite l'Esprit-Saint n'est pas enfermée dans les cadres extérieurs de l'Eglise. Il faut être attentif aux mouvements et aspirations évangéliques, à l'œuvre chez les hommes de bonne volonté que Dieu n'abandonne pas. Certaines prises de conscience, bloquées par un état sociologique déficient de l'Eglise, peuvent faire

leur chemin au-dehors, grâce à « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (*Jn* 1, 8). Peut-on penser qu'à une heure où les droits de l'homme et les valeurs de liberté se trouvaient minimisés dans l'Eglise, quelque chose en a resurgi à travers le mouvement par ailleurs contestable de la Révolution française ? A l'heure où l'Eglise et son pouvoir se trouvent situés de manière prédominante dans la richesse de ce monde, n'est-ce pas une leçon de l'Esprit-Saint que renaisse, en dehors de l'Eglise, la conviction que les pauvres sont la force motrice et la racine culturelle valables de l'évolution du monde ? On ne peut, sans inconscience, faire l'économie de ces questions.

En période de mutation, il est particulièrement important d'être attentif à la source qui jaillit dans la vie de l'Eglise, sans être limité strictement à ses cadres. A chaque époque, en effet, l'Esprit-Saint fait rejaillir de l'Amour-Charité, livré par le Christ, des formes de vie, d'expression et d'action adaptées à la diversité des temps et des cultures.

Ce voyage a été guidé par le souci de saisir, au cœur même de la transition actuelle, sous d'autres cieux, les modèles ou expressions qui meurent ou naissent, annonçant l'avenir. Dans notre Eglise en crise et en recherche, en effet, les formes doctrinale, liturgique, communautaire ou pratique, qui répondent à des besoins authentiques, ont vite fait de se répandre d'une extrémité du monde à l'autre. Les temps sont difficiles ; l'élaboration, tâtonnante. En 1971, les conclusions se doivent d'être modestes. Puissent-elles aider à prendre conscience du pluralisme de l'Eglise et de l'avenir qui s'élabore — dans le réalisme et l'espérance.

Des correspondances et enquêtes prospectives ont préparé ce voyage. Elles ont permis de repérer des points significatifs, de prévoir un maximum de contacts. Je cite rarement les noms de mes informateurs, afin de ne pas compliquer leur vie. L'Eglise, comme la plupart des sociétés, reste un lieu où règnent deux langages : celui que parlent les initiés : « Entre nous, bien entre nous », comme disait le doyen Lebras, et le langage conventionnel qu'on réserve pour l'extérieur. Il importe d'unifier ces deux langages, mais pas au détriment de ceux qu'une situation officielle oblige à la circonspection.

Pour chaque pays visité, une vue d'ensemble dégage ce qui paraît essentiel. Suivent, si besoin est, des feuilles de bloc-notes où des expériences vives ont été notées au jour le jour : ce pour quoi elles sont le plus souvent rédigées au présent.

Les reportages, publiés dans le *Figaro* en octobre 1970, sont un premier jet, ou une présentation en raccourci de quelques points d'actualité en fonction des impératifs d'un grand quotidien. Le présent ouvrage prend du champ pour en dire plus, sans enlever à ces reportages leur caractère de *Flashes sur l'Extrême-Orient*. Puissent-ils rendre sensible à la fermentation qui se poursuit en ces pays où se jouera, de plus en plus, l'avenir du monde et de l'Eglise.

1

OÙ EST LA MÉDITERRANÉE

56 % des hommes vivent en Asie : près de 2 milliards. 80 000 000 sont chrétiens ; 46 000 000 catholiques, dont plus de la moitié sont aux Philippines (29 000 000). Ce pays mis à part, la proportion globale est inférieure à 1 % (0,8 %). Il importe d'y aller voir. Rien ne remplace un contact avec les gens, les terres, les climats, les modes de vie. Le reste est carte postale ou abstraction philosophique.

Ce 22 mai 1970, je fixe les étapes d'un premier voyage que je limite à l'Extrême-Orient : Japon, Hong-Kong, aux portes de la Chine, et ces deux points chauds : Cambodge et Viet-Nam où je suis incertain de pouvoir débarquer.

Le projet est dérisoire : quelques points dans une immensité que je devine infiniment variée. J'appréhendais la fixation de ces limites. Je la retardais. Cette décision m'arrache à la confortable ignorance d'une information bornée au cercle d'un petit monde connu.

On a dit que l'Afrique a la forme d'un point d'interrogation. L'interrogation de l'Asie est plus dense, plus diverse, elle pèse infiniment plus lourd sur l'avenir du monde.

Si Dieu préfère les pauvres, comme il le manifeste clairement dans l'Evangile, et si les grandes masses humaines sont le creuset des mouvements historiques, c'est en Asie que le Christ veut naître aujourd'hui, au niveau des forces collectives, souvent opprimées, en quête d'un projet de salut.

N'est-ce pas en Asie qu'il est né historiquement ? N'est-ce pas d'Orient que vient la lumière ? Ces mots reprennent un sens, car le centre culturel du monde change.

L'image méditerranéenne du monde.

A l'origine de l'Eglise, le centre, c'était le pourtour de la Méditerranée : cette mare ensoleillée où régnait l'ordre romain. On appelait cela « le monde habité », en grec, *oikoumene,* d'où l'on a tiré le mot *œcuménique.*

L'image atlantique.

Aujourd'hui, pour l'Européen moyen, la nouvelle *oikoumene* entoure l'Atlantique. Les riverains ont le sentiment d'être au centre du monde, tel que le présente le planisphère. D'un côté, l'Américain du nord, inquiétant et rassurant, bon enfant et tentaculaire, cultivant une petite fleur de liberté dans une situation d'aliénation que sa jeunesse supporte mal. A ses pieds, la vaste Amérique latine, toute proche par sa latinité, comme par son humanité bienveillante, offre un visage méditerranéen. En face, l'Afrique, où dominent deux langues européennes : l'anglais et le français. Verbalement explosifs parfois, ces peuples restent un champ opératoire assez docile pour l'économie nord-occidentale. Notre petit monde européen avait reconstitué une perspective confortable autour de l'Atlantique : cette nouvelle Méditerranée que sillonnent allégrement aujourd'hui les boeings 747 à capacité de 400 passagers, en attendant les supersoniques, grâce auxquels cet Océan ne sera plus qu'un lac franchissable en deux heures de temps. Les deux rivages se font pendant. Les riverains se retrouvent en face, comme dans un miroir capricieusement déformé : le Français dans le Canadien ; l'Anglais dans l'Américain, le Portugais dans le Brésilien, et l'Espagnol dans le reste de l'Amérique. Au nord, un monde anglo-saxon. Au sud, un monde latin.

Ainsi l'homme atlantique se complaît-il spontanément dans le mythe encore discuté de la dérivation des continents. Il est fascinant de voir, sur la mappemonde, comment la côte ouest d'Amérique semble épouser celles d'Europe et d'Afrique. On s'étonne de la séparation qui a éloigné à pareille distance ces mondes parents et familiers. La distance culturelle reste petite, et la distance horaire se réduit aujourd'hui. L'anglophone, le francophone, l'hispanophone,

se promènent à l'aise de l'autre côté du miroir qu'offre le vis-à-vis atlantique.

Le reste du monde paraît marginal. « Le rideau de fer » donne le sentiment de nous mettre à l'abri des courants d'air. Ce qui se passe de l'autre côté ne nous concerne plus. Ce mythe du cloisonnement est plus rassurant qu'agressif. Quant à l'Extrême-Orient, cela paraît tellement, tellement loin...

La Chine, rayée du concert des Nations, enfermée derrière son rideau de bambous, c'est, en quelque sorte, la carte en blanc, malgré ses 800 000 000 d'habitants.

Mais voici que cette douce image se brise. La Chine commence à faire peur. Elle restait le « géant qui dort », selon la formule de Napoléon. Le Petit Poucet européen lui avait volé ses bottes. Mais le géant s'est réveillé. Il a éternué avec des bombes atomiques : A, puis H... On peut se rassurer encore, avec des mythes sécurisants : équilibre de la terreur, dissuasion, neutralisation des Chinois par les Russes... La bombe, dit-on, ne sera « opérationnelle » qu'en 1972. On est tranquille encore pour un moment. Ne fait-il pas bon vivre au bord de la Méditerranée atlantique, centre présumé du monde ?

Une nouvelle image.

Il faut pourtant ouvrir les yeux : l'image atlantique de nos planisphères établie sur l'axe arbitraire du méridien de Paris est trompeuse. Elle rejette indûment l'Asie à l'extrémité du monde, à la périphérie de « notre » centre et coupe en deux le Pacifique dont elle escamote l'immensité.

Une autre image s'impose aujourd'hui, de plus en plus : le planisphère centré sur le Pacifique au nord duquel sont rassemblés les trois géants de l'heure : la Chine, l'U.R.S.S et les U.S.A. Ces deux derniers qui, dans l'autre perspective, paraissaient tellement, tellement éloignés, à l'abri l'un de l'autre, révèlent une frontière commune : l'Alaska, cette terre de mouvance russe, qu'un accident historique et financier a rendue américaine.

Dans cette perspective, l'Europe n'est plus qu'un petit cap de l'Asie, rejeté à l'extrémité du planisphère.

Autour de l'océan Pacifique, d'autres masses humaines, infiniment variées, avec des puissances économiques et démographiques en pleine

expansion : le Japon avec 104 000 000 d'habitants, l'Asie maritime qui en compte près de 300 000 000, les immenses ressources de l'Australie, presque déserte, qui semble exercer une sorte d'aspiration sur les masses de l'Asie surpeuplée. Enfin l'Amérique latine, qui prend un autre visage, vue de ce côté du Pacifique.

Le réseau des échanges passera, de jour en jour davantage, par ce nouveau « milieu-des-terres », cette nouvelle Méditerranée. De même, les lignes de force et de conflits.

C'est un monde plus vaste, à une autre échelle. A la différence de l'Atlantique, le Pacifique ne se franchit pas sans escale. La ligne de « changement de jour » achève de marquer la distance et la rupture.

Dans cette nouvelle vision du monde, on s'aperçoit à combien de titres l'Asie était et reste le centre du monde. Elle nous a précédés en civilisation. L'imprimerie et la poudre y ont existé bien avant que l'Europe les soupçonne et que l'Amérique soit découverte.

L'Asie est centrale par sa masse continentale, par sa densité humaine : plus de la moitié de la population du globe.

C'est aussi un haut lieu où culmine « le toit du monde ». Des expressions humaines et religieuses millénaires y ont fleuri. Ici, le sens du tout l'emporte sur celui des parties : le sens de la vie sur les constructions de l'esprit.

Le monde asiatique est terriblement jeune : 900 000 000 de moins de vingt ans ; 50 % d'hommes au-dessous de dix-sept ans aux Philippines. Ce monde est terriblement mortel. Il est en explosion démographique. Il est plein de vitalité. Il a conquis son indépendance avant l'Afrique. Il ne s'est pas prêté aux mêmes aliénations que les autres continents sous-développés. Il ne marche pas aussi docilement dans le système. Il y est extraordinairement réfractaire. La permanence des vaches sacrées dans l'Inde affamée est un symbole extrêmement irritant pour l'homme occidental. Ce symbole fait partie d'un ensemble. Il tient à des forces vives qui résistent et témoignent peut-être pour quelque chose d'essentiel et d'oublié, fût-ce à travers l'absurdité des vaches sacrées...

S'il se lance dans l'aventure technique, l'Asiatique le fait à sa manière, avec une puissance instinctive et intellectuelle impressionnantes. Il assimile et transforme les modèles européens. Des savants américains ont lancé une théorie selon laquelle le quotient intellec-

tuel du Chinois dépasserait celui de l'Occidental. Le Japon a commencé à préparer sa révolution industrielle de l'intérieur, à la faveur de son insularité protectrice. Il s'est remis, en quelque manière, dans la situation de l'Angleterre, pays pilote du développement industriel et commercial du monde moderne. Il n'y a pas de développement possible, là où le pays sous-développé se trouve enkysté dans le développement des autres, qui ne lui laissent plus aucune place. Le Japon a envoyé, de longue date, des étudiants en Occident. Il a su les ramener à domicile, alors que ceux d'Amérique latine restent souvent dans le monde qui les a formés culturellement. Ainsi le Japon est-il devenu aujourd'hui le « troisième grand », selon l'expression consacrée. Il rivalise, techniquement, d'égal à égal, avec les deux autres grands, tout en gardant ses traditions, et peut-être parce qu'il les garde. Il n'a pas accepté la désintégration inconditionnelle qui sévit en tant d'autres pays sous-développés. Il n'a pas dit son dernier mot.

D'autres pays, déjà, suivent ce modèle.

La Corée du Sud se couvre d'autoroutes géantes et d'industries lourdes, vingt ou quarante ans après le Japon et sur ses traces, mais de manière peut-être moins indépendante et plus conditionnée. Ce pays porte le poids d'une partition mutilante entre le Nord et le Sud.

Le Viet-Nam aurait sans doute fait un bond plus étonnant si l'on n'avait pas absorbé ses forces vives en portant sur son territoire la guerre que les deux géants ne pouvaient se faire de front. Ils la jouent par personnes interposées, selon un déterminisme structural qui prolifère à la manière d'un cancer : Corée Nord et Sud, Viet-Nam Nord et Sud, puis Cambodge Nord et Sud, que les grandes puissances « aident » plus ou moins généreusement à s'entre-déchirer. On reste interdit en voyant proliférer l'idée folle qui avait naguère divisé les deux Allemagnes et la Palestine, selon des frontières artificielles, violentes, propres à se durcir de l'intérieur. Ce modèle obsessionnel continue son expansion. Il tend à structurer aujourd'hui une Afrique du Sud ségrégationiste, face au Nord libéré.

La Chine aussi est divisée, mais de manière plus dérisoire : moins de 2 % à Formose, contre plus de 98 %. La masse continentale est en travail d'enfantement. On ne sait encore ce qui naîtra de ces forces collectives déchaînées, de cette violence frénétique et mys-

térieuse. Si fermée qu'elle soit, la Chine a projeté dans toute la jeunesse un mythe de révolution culturelle qui a ébranlé le monde. Elle a réalisé en certains domaines un développement express. Pourquoi faut-il que le point le plus indiscutable de ce développement soit la puissance nucléaire ? Sans doute est-ce le sursaut d'un pays submergé de craintes obsidionales. Qui a peur fait peur... Au centre de l'Asie, la Chine élève sa densité humaine comme un cratère dont l'ombre se profile sur l'archipel des peuples avoisinants. Les fumées de ce volcan montent par des fissures qui s'élargissent de plus en plus, au Viet-Nam, au Cambodge et dans tout le Sud-Ouest.

L'histoire dira si ce fut une chance pour la Chine d'être coupée du reste du monde pour réaliser son essor de l'intérieur, sans subir l'emprise aliénante que les grandes puissances « développées » dispensent avec l'aide. Si le Brésil avait pu se fermer ainsi en 1950, au temps de son plus bel essor, quel monde serait né là-bas ?

J'entrevois sur la carte bien d'autres mondes où je ne passerai pas cette fois : l'Inde et ses 535 000 000 d'habitants qui augmente chaque année d'une population égale à celle de l'Australie...

Et puis tout le Moyen et le Proche-Orient, cette autre extrémité de l'Asie où le Christ est né.

En considérant le planisphère ainsi élargi, on se prend à se demander si, un jour, la découverte de quelque planète habitée ne fera pas de l'espace interstellaire de notre galaxie une nouvelle Méditerranée entre les mondes, une Méditerranée élargie à l'infini. Mais ce n'est là qu'un mythe pour symboliser l'espèce d'écartèlement auquel il faut maintenant s'habituer sur notre planète.

Une nouvelle lumière.

Comment le Christ qui continue de naître et de mourir dans l'histoire des hommes naît-il ou meurt-il dans ce monde-là ? C'est la grande question, au cœur de toutes les autres.

L'Asie conserve des valeurs humaines, des expériences de l'absolu. Elle entretient une capacité de vie contemplative qui manque au Christ en son corps qui est l'Eglise.

L'affaire des « rites chinois », interdits par le Saint-Siège, au XVIIIe siècle reste un symbole. Pour baptiser l'homme on le dépouillait de ses valeurs et de sa culture. On lui demandait de renoncer

à ses ancêtres, c'est-à-dire à ses racines. On lui apportait un Christ occidentalisé, voire italianisé, parlant latin. Cet impératif culturel a été aboli par le Concile, du moins en théorie. On comprend aussi que le Christ ne vient pas seulement du passé, mais se réalise dans l'avenir, par l'Esprit qui souffle où il veut, en faisant jaillir des formes nouvelles et imprévisibles de l'éternel Evangile, de l'éternelle *Agapè*.

Le Concile s'était interrogé sur « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (*Jn* 1, 8). Nous ignorons encore « la lumière jaune », nous qui vivons dans un petit monde qui se croit « blanc ». Et nous voilà saisis du vertige de notre ignorance et de l'impossibilité de la combler.

Se laisser provoquer par la réalité de ce monde, accepter d'être analphabète, ignorant au seuil de ces cultures antiques, s'apercevoir que notre petit monde a gardé captive la lumière de l'Evangile dans la lanterne sourde de la culture latine, c'est un tout premier pas pour aborder l'Asie. C'est peut-être plus : une voie féconde pour redécouvrir la transcendance de Dieu au-delà de nos cadres étroits.

Pourquoi ce livre ?

Avant de livrer ces notes de voyage, je songe avec confusion à ceux que j'ai rencontrés, jour après jour, en Asie. Eux la connaissent. Ils disent, avec modestie et vérité :

— *J'essaie d'en pénétrer un petit morceau : une langue, un peuple, une culture.*

ou encore :

— *Il y a dix ans, j'osais parler, aujourd'hui, je n'ose même plus. Je ne saurais rien dire sans apporter un correctif.*

Mais je songe aussi à ce que disait André Siegfried, un homme qui avait le sens de l'information et du voyage :

— *En deux jours, on peut faire un bon article ; en huit jours, une enquête ; en un mois, un livre. Après, on est tellement submergé par la complexité des choses qu'on n'ose plus rien écrire.*

Je ne détaillerai pas les raisons qui m'ont conduit à produire ces notes de voyage. En bref, le sentiment que l'immersion dans les

réalités locales est essentielle à la compréhension humaine des problèmes, et que le premier plongeon donne déjà le goût de toute la mer.

Ce que ce livre peut apporter ?

— Avant tout, la voix lointaine d'hommes qui ont vécu, en profondeur, l'expérience asiatique, éprouvé ses racines millénaires et la crise actuelle de l'Extrême-Orient. A ces hommes-là, qui travaillent et n'écrivent guère, j'ai posé des questions naïves et redoutables : celles que recouvre le quotidien. Je les ai provoqués à s'exprimer sur l'essentiel sous-jacent. J'ai posé à ces gens de « là-bas » les questions d'ici, celles du lecteur d'Occident, quitte à me laisser entraîner sur leur terrain. J'ai dit plus haut pourquoi je citerai rarement leur nom...

— Ce livre apporte ensuite, le regard neuf d'un théologien, d'un informateur, exercé à voir comparativement en chaque pays la projection du Concile, et la fermentation d'un monde à la fois divers et unifié.

— Enfin, l'information a pour fonction de donner l'alerte sur des problèmes que la conscience du monde et de l'Eglise se doivent d'assumer.

Bref, la fonction de ces reportages pris sur le vif, c'est d'établir des communications à travers le cloisonnement des frontières géographiques ou culturelles, et d'accélérer ainsi d'urgentes prises de conscience.

2

MESSE SUR LE PACIFIQUE
(Bloc-notes)

Samedi 25 juillet, 11 heures. Le boeing s'élève en pente raide, au paroxysme de ses moteurs. La baie de San Francisco s'éloigne.

Semaine sans dimanche.

Je serai ce soir à Tokyo, avant que la nuit tombe. Pourtant, là-bas, ce ne sera plus samedi, mais dimanche soir. J'aurai passé, entre-temps, la ligne de changement de jour. A l'inverse de Philéas Fogg, j'aurai perdu un jour de ma vie : un dimanche...

A mon arrivée à Tokyo, il sera sans doute trop tard pour la liturgie dominicale, m'a-t-on écrit. C'est donc ici que j'ai à célébrer, sans rite et sans calice, la messe sur le monde, une messe entre deux mondes.

En montant, le boeing semble dessiner l'arche d'un pont à la voûte démesurée, entre l'Amérique et l'Asie.

Les images fleurissent sur l'élan du départ. J'ai le sentiment de me trouver dans un vaisseau médiateur entre deux mondes, dans une situation privilégiée d'observateur et d'intercesseur. Mais il faut être honnête, ne pas se payer de mots et d'images flatteuses. Cet espace climatisé m'isole, assis dans un fauteuil inclinable, loin des pauvres, loin des combats et des travaux des hommes, sinon ceux qui semblent tout naturellement au service des passagers : hôtesses surmenées, techniciens invisibles, environnés de chiffres et de compteurs. Est-ce du moins le temple qui rassemble pour une commune aventure des gens de tous horizons ? C'était l'atmosphère des premiers vols transatlantiques en avions à hélices, me dit un stewart chevronné. Mais aujourd'hui, le jet transpacifique rassemble des étrangers trop différents, trop entassés, dans un espace calculé au

plus juste, et pendant trop peu de temps, pour permettre une communication, quoique nous partagions les repas, et les risques évoqués par les « consignes de sécurité ». Mais les repas sont des plateaux individuels standard, étrangers à tout partage, et les risques ont été réduits au minimum. Les techniques tendent à donner, à l'échelle d'un voyage, la sécurité que le voyageur d'autrefois demandait à l'intervention du ciel.

Convocation et Confiteor.

Il ne servirait à rien de s'exalter d'images mégalomaniques. Et pourtant, je reste fasciné par le microcosme où je suis impliqué, seul Français, et sans doute seul Européen, dans cet avion où pas une place n'est vacante. Noirs, Jaunes, Blancs, Métis à divers degrés : tout l'arc-en-ciel des types humains est ici rassemblé comme sur une page de dictionnaire. Il y a aussi tous les âges : un bébé américain dort, suspendu au cou de sa mère, blond comme elle, dans une sorte de hamac ; un petit Japonais exubérant s'échappe en riant et court là où il aperçoit quelque espace libre. Est-ce déjà la « fuite en avant » qui caractérise son pays ? Il n'a pas deux ans. A côté de moi, une femme âgée, peut-être nippone, ridée de rides circulaires qui lui enserrent le visage et se creusent quand elle rit. Mais elle a toutes ses dents, et les cheveux un peu raréfiés sont tout noirs. Sa robe est du même bleu clair que les chapeaux des jeunes Japonais groupés au milieu du boeing. Elle m'a d'abord semblé une femme sans âge : un mélange énigmatique de jeune et de vieux. Mais je suis sûr maintenant qu'elle a plus de soixante-dix ans, à sa démarche, au visage fixe, aux yeux déjà mi-clos à mi-chemin de la mort, que la paupière épaisse protège à distance comme l'auvent d'un toit. Un de ses compagnons de voyage me confiera tout à l'heure :

— *Elle a soixante-dix-huit ans. Elle est coréenne. Le noir des cheveux est naturel, mais elle a un râtelier.*

Je laisse derrière moi les U.S.A. où j'ai enseigné durant un mois et ma dernière étape, San Francisco : cette ville au bout d'un monde. La vague qui entraînait l'Américain du siècle dernier vers le Far West est venue déferler ici. La colline dressée comme une lame de fond a gardé quelque chose de cet élan, de cette écume. Dans le

souffle d'air frais on perçoit un goût de l'aventure et du paroxysme, pour le meilleur et pour le pire.

La première école de théologie œcuménique a été fondée ici, sur la colline de Berkeley, où se sont agglomérées, depuis quatre ans, des maisons dominicaines, jésuites, franciscaines, luthériennes, presbytériennes, épiscopaliennes, baptistes. Elles forment ensemble la *Graduate Theological Union* où les professeurs des diverses confessions donnent un enseignement commun. Et la formule se répand maintenant dans toute l'Amérique. L'ère post-œcuménique est ouverte.

C'est à San Francisco qu'est né, en cette année 1970, le projet d'un concile pastoral américain.

C'est là que s'est levé le mouvement hippie. J'ai vu ces jeunes, à l'université de Berkeley, cheveux longs, vêtements voyants ou délavés, guitares et haillons, jonchant le sol ou les marches dans une sorte d'attente, le long de murs criblés d'inscriptions aux thèmes convergents :

U.S.A. out of Asia.
Hiroshima Antiwar Action (action anti-guerre).
Session on Non-violent Revolution.
Free {Am}erica (Libérez l'Amérique).
Vous n'avez pas besoin d'un météorologiste pour dire d'où vient le vent...
— Il y a eu carence de l'Eglise à l'égard de ce mouvement, m'a dit un visiting Professor de l'université de San Francisco. J'ai étudié le mouvement des ordres mendiants au XIIIe *siècle : le courant franciscain. C'est tout à fait la même chose : une protestation contre la richesse, le matérialisme, l'essor du règne des marchands. Rappelez-vous saint François d'Assise, plantant là ses parents, leur commerce et ses vêtements, pour vivre à la belle étoile. L'Eglise assuma ce courant-là au* XIIIe *siècle. Le courant hippie est né d'une réaction analogue et profonde. Il se réfère à l'Evangile. Il recourt parfois au Zen et au Yoga. Laissé à lui-même, il tend à se corrompre. La requête pacifique et rêveuse des* flower children *de la première vague hippie a évolué vers la drogue, la brutalité, la criminalité. C'est du moins ce qui se voit. Mais d'autres se sont installés dans des îlots de vie champêtre et laborieuse. Une communauté s'est*

installée près de l'abbaye Our Lady of the Red Woods *(White Thorn) et prie avec les trappistines. Elles avaient accueilli des hippies. Il y a eu des conversions. Il demeure dans la jeunesse une attente, une requête d'un monde plus humain, où la technique ne domine plus l'homme, où elle serve à libérer l'homme.*

On trouve à San Francisco d'autres excès. La vague érotique déferle en des quartiers de belle apparence, où restaurants et bars affichent en grosses lettres, la promesse de servantes dévêtues (*topless, bottomless,* ou moins), « démonstrations d'actes sexuels à chaque spectacle », « pornographie pour le prix d'un cocktail », etc. La démocratisation de la pornographie.

Au quartier hippie, on affiche (et c'est autre chose) : *People culture at people prices* (culture pour le peuple à des prix populaires).

San Francisco publie en pleine lumière le paroxysme de l'idéal et de la dégradation. Au bord de l'Océan qui lui assigne une limite, cette ville est un lieu d'extrême recherche et d'extrême violence. Il est dangereux d'y circuler la nuit.

Dans ce monde que je quitte, le bien et le mal sont inextricablement mêlés. Ils le sont aussi en moi. Où sont les racines du bon grain et celles de l'ivraie ?

— *L'Eglise des U.S.A. me fait peur, elle se perd, me disait un cardinal romain. Heureusement nous avons la France.*

A l'université de San Francisco, un théologien, originaire de Louvain, m'a dit au contraire :

— *Je suis inquiet pour l'avenir chrétien de l'Europe, pas pour celui de l'Amérique. Il y a de telles valeurs, un tel labeur...*

Et Mgr Tracey Ellis, le meilleur historien de l'Eglise aux U.S.A., homme de grande exigence :

— *L'avenir immédiat, je le vois très sombre. Mais je ne suis pas inquiet pour le futur. L'Esprit-Saint travaille infiniment.*

De ce côté de l'Océan, l'Eglise catholique autochtone représente le groupe religieux le plus nombreux, riche de valeurs et d'exigences extrêmes. Et l'Amérique latine reste officiellement catholique, à près

de 90 %. Sur l'autre rive, je vais trouver une diaspora : des églises étrangères sur une terre d'exil. Je crains de les trouver encore comme des plantes de serre, soigneusement préservées dans des pots de fleurs et sous des cloches, *made in Italie.*

Là encore, comme en moi-même, la grâce et le péché se mêlent. A quel péché doit-on qu'après 2 000 ans, le Christ en soit là parmi les hommes ?

Dieu de miséricorde, nous avons péché contre vous, au point de ne plus discerner le blanc et le noir. Voici mes péchés, liés à ceux du monde : fautes connues, fautes cachées, pardonnez les uns, manifestez les autres. Donnez-nous la lucidité puis l'espérance d'où rejaillira la vie.

Epître.

Une brève escale aux îles Hawaii me fait passer aux lectures « bibliques », après ce *Confiteor.*

L'aéroport est décoré d'un jardin à l'image des premiers chapitres de la Genèse, avec des arbres exotiques, des bassins où de gros poissons rouges et noirs foisonnent à l'affût du pain jeté par des enfants. Les touristes portent des colliers d'orchidées naturelles (3 dollars 95) ou artificielles (à partir de 1 dollar 25). Ils rêvent de paradis terrestres. L'Américain moyen fabrique la joie de ses vacances aussi méthodiquement que son travail, il la mesure au prix de ses dollars. Il se contente pour être content. A en juger par les cartes postales qui leur promettent un repas de rêve, servi à l'ombre des cocotiers par de ravissantes Hawaiiennes en tenue de soleil, on a fait de ces îles tranquilles et sages un paradis terrestre de consommation au service du pays le plus industrialisé du monde.

Un jeune couple avise un marin, lui passe la caméra. Tous deux ajustent le collier d'orchidées jaunes, découvrent des dents blanches comme celles de J. F. Kennedy, arborent avec aisance un glorieux sourire, « made in Hollywood » : Adam et Eve ont oublié le péché originel et la détresse du monde. La pellicule a fixé à jamais ce moment d'éternité.

J'ai repris ma place, la messe continue, sécularisée, sans édifice ni objet de culte, sans dialogue et sans communication humaine, sans cadre ni proportion, monotone comme la nuit d'une contemplative. Les derniers îlots minuscules des Hawaii disparaissent, prolongés

par quelques bancs de sable. Des hauts fonds d'un vert émeraude, intensément clair, sur lesquels courent des panaches d'écume blanche, éclairent par endroits le monotone bleu ardoise du Pacifique. L'avion a pris sa hauteur. De nouveau, le désert infini s'impose, parsemé de nuages. De minuscules points blancs émaillent les flots, non identifiables à cette altitude : trop nombreux pour être une flotte, trop petits pour être des icebergs. Il s'agit, semble-t-il, de l'écume des lames déferlant au vent.

A New York, maintenant, il fait nuit. Le boeing enchaîné au soleil allonge indéfiniment un jour qui reste sur son midi. Sur l'aile métallique de l'avion, les aspérités ne font presque pas d'ombre.

Offertoire.

Derrière moi, un continent retombe dans la nuit, tandis qu'un autre approche, dans le jour indéfiniment étiré.

Mon esprit s'appesantit. Je voudrais en venir à l'Offertoire, et j'essaie de former des mots approximatifs pour passer ce cap de la prière.

Je vous offre, Seigneur, ce pain du labeur humain et chrétien pour qu'il devienne le pain de la vie.

Je vous offre le vin de la recherche et de l'inquiétude, celui de la souffrance humaine...

Des mots... J'offre ce que je n'ai pas dans les mains, ce qui ne m'appartient pas. J'outrepasse la réalité. Je suis déformé par l'habitude d'offrir un pain que je n'ai pas pétri, un vin que je n'ai pas récolté. Dans la solitude, les mots que je tente d'élargir aux dimensions du monde sonnent creux, ils sonnent faux, je reste un homme assis dans un fauteuil, de plus en plus loin du travail des hommes, je plane grâce au labeur et à la technique d'autres hommes. Comme le conducteur à son volant se sent fort de la puissance de son moteur, je me sens prendre une hauteur où je ne suis pour rien. Et dans la grâce aussi, je ne suis rien que par un autre : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. »

Je vous offre, Seigneur, ce que je puis réellement vous offrir, cette disponibilité qui est la mienne, cette place vide qui se creuse en moi pour les hommes, dont je souhaite pénétrer et communiquer le labeur, les espérances et la recherche.

Ce monde que je devine et que j'ignore, donnez-moi de le pénétrer par une sympathie qui rassemble et stimule. Faites-moi pénétrer dans la vérité de son élan et de ses limites : le Japon et sa technique triomphante, mais aussi tout ce que ce triomphe, peut-être, détruit ou menace, le Viet-Nam, le Cambodge, et cette guerre que d'autres y ont semée. Donnez-moi de pénétrer un jour, en quelque autre voyage, et de pressentir déjà au hasard des rencontres, la fermentation de la Chine : la plus grande nation mise au ban des nations ; les chrétiens et les prêtres réduits à y vivre au plus secret de leur cœur ; l'Inde mystique et famélique ; les Philippines, paradis des grands propriétaires et la souffrance de ses paysans...

Donnez-moi de rejoindre en Vous les vrais projets que Vous inspirez, ceux qui vont vers le point Omega de la création, vers le point de la Rédemption, un point X plus mystérieux, à la croisée du mal et de l'amour, du péché du monde et du salut.

Puisse mon cri atteindre les hommes de bonne volonté et Vous atteindre comme autrefois l'intercession d'Abraham et des prophètes.

Synaxe.

Je vous offre la grande nuit de l'avenir dont les formes et la lumière m'échappent, de même que m'échappe, dans la nuit de la foi, l'éclat de votre lumière. Uni en communion à cette jeune femme d'Asie qui vous donna naissance en ce monde, aux parents qui élèvent avec leurs amours différents et sincères ce petit Japonais et ce petit Américain tout proche dans son hamac, à tous ceux qui œuvrent en ce monde, je Vous prie de regarder et de soutenir le présent et l'avenir.

Epiclèse.

Que votre Esprit-Saint vienne sur ces réalités humaines qui s'offrent d'elles-mêmes à Vous dans leur détresse et dans leur espérance, qu'il en fasse le corps et le sang de votre Fils. Que ce monde, où se prolongent la mort et les injustices qu'il a subies, trouve aussi résurrection. Que le Premier-né de toute créature continue de naître aujourd'hui, comme il naquit humainement parmi les bergers de Bethléem. Que se rassemblent en Lui les forces collectives de chaque famille, de chaque peuple, du continent asiatique et du monde entier. Que

l'unité rejaillisse de la masse des pauvres, toujours dispersés comme des brebis sans pasteur, et pourtant appelés à être le ferment de toute véritable unité. Pourquoi faut-il que cette force ait été compromise et assumée en dehors de ceux qui tiennent en main votre Evangile ?

Que votre Esprit-Saint souffle sur cette étincelle de feu divin à demi-éteinte que je cherche en vain à rallumer en moi, qu'elle forme, avec tant d'autres étincelles, une seule flamme, selon la Parole : « Je suis venu allumer un feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il brûle ? »

Memento.

Souvenez-vous Seigneur de tous ceux qui travaillent en ce sens, sciemment ou à leur insu ; de tous ceux qui travaillent en sens contraire, sciemment ou à leur insu. Souvenez-vous de ceux qui cherchent...

Souvenez-vous du pape Paul VI et de son premier voyage qu'il prépare en Asie. Aidez-le à dissiper, s'il est possible, tant d'ambiguïtés où se trouvent impliquées sur ce terrain ses intentions pures.

Souvenez-vous de l'élan des missionnaires et de ceux qui attendent. Que l'élan de la Visitation renaisse, comme au temps où Marie se hâtait à travers les montagnes, vers sa cousine Elisabeth, et que se produise la rencontre, dans l'effusion de l'Esprit. Souvenez-vous de ceux qui sont en prison pour l'Evangile, de ceux qui étouffent dans les cadres trop étroits (ceux qui déjà m'ont écrit). Souvenez-vous aussi de ceux qui sèment ou récoltent dans la bonne terre où le grain donne cent pour un.

Souvenez-vous de ceux qui nous ont précédé : vos martyrs, vos témoins, les ouvriers de votre moisson, les pères Claudel et Rollin tués au Cambodge, ceux aussi qui sont morts découragés, ne sachant plus, à travers l'épaisseur des nuages, où guetter votre lumière.

Pater.

J'implore votre grâce, afin de redire en vérité la prière que Jésus nous a livrée, afin qu'elle reprenne, aujourd'hui comme à travers les siècles, sens et actualité.

Notre Père... que votre visage soit reconnu, au-delà des caricatures, au-delà de la psychanalyse qui trouble aujourd'hui toute image pater-

nelle. Que votre nom et votre présence reprennent leur sens méconnu, aux lumières de l'Orient.

Que votre règne arrive sur cette terre. Soutenez pour cela les vrais pionniers d'aujourd'hui, ceux qui abordent le monde, non pas d'en haut pour y apporter une sous-culture préfabriquée, mais d'en bas, en s'intégrant aux racines et aux branches pour qu'elles portent *leurs* fruits, selon leur espèce. Que l'Eglise ne soit plus un particularisme étendu à l'univers, mais un catholicisme, c'est-à-dire un universalisme à la mesure de la diversité des hommes et des cultures.

Donnez le pain de la nourriture, le pain de l'amour, le pain de la Parole à ceux qui ont faim. Donnez-le comme vous savez donner : non pas comme un cadeau tombé du ciel, mais par l'œuvre de vos serviteurs et amis, les hommes, que vous avez créés à votre image. Que votre grâce m'aide à donner le pain de l'information.

Pardonnez-nous nos offenses et apprenez-nous le pardon qui attire votre pardon.

Libérez-nous du mal. Apprenez-nous à extirper les racines du péché : celles qui se trouvent dans nos cœurs, celles qui se trouvent dans les structures d'injustice où nous sommes impliqués. De ces implications avec les forces d'oppression et d'aliénation, libérez votre Eglise.

Donnez la paix à notre temps ; au Cambodge, au Viet-Nam, au Moyen-Orient, la paix de la justice et non celle d'une violence imposée entre les peuples, entre les classes. Faites de nous des artisans de paix.

Communion.

Voici l'agneau de Dieu... inconnu et caché aujourd'hui comme autrefois, lorsque Jean-Baptiste dévoilait par ces paroles le charpentier de Nazareth. Donnez-nous de le reconnaître et d'entendre les prophètes qui sauront découvrir son cheminement parmi les hommes, la route sur laquelle il faut le suivre.

Dans cette marche à contre-jour vers l'Orient, me voici comme le veilleur guettant l'aurore. Donnez-moi la vigilance et l'orientation vers la lumière. J'aborde ces rivages les mains vides et l'esprit vide, éprouvant comme nuit la longueur de ce jour sans fin. Je vous offre ce monde et cet avenir inconnu sur lesquels je bute.

En abordant l'Extrême-Orient par un côté où il est plutôt un

« Extrême-Occident », puissé-je comprendre que ce monde n'est pas marginal, mais central ; puissé-je ne pas céder à l'illusion du voyageur qui aborde les pays neufs par en haut, en descendant du ciel. Après l'atterrissage, je me retrouverai, non plus comme un enfant inhabile au langage et aux usages, ainsi que j'étais en Amérique, mais comme un nouveau-né *in-fans*, « celui qui ne sait pas parler », selon l'étymologie du mot latin. J'aurai besoin d'aide, comme le bébé accueilli par ses parents, en un monde qu'il ignore. Faites que je ne sois pas trop lourd pour mes hôtes et que j'assume humblement cette condition d'humilité.

Dans cette Asie qui approche, donnez-moi, Seigneur, de capter les lumières montantes afin de multiplier leur chance d'être comprises et diffusées, afin de hâter le temps où surgiront des modèles nouveaux qu'on attend, selon le modèle de votre Incarnation en celle qui répondit : « Voici la servante du Seigneur » (*Lc* 1, 38).

Sur l'itinéraire où s'imposera l'éclat des réussites humaines et de ce qui a pignon sur rue, donnez-moi, Seigneur, de discerner ce qui s'élabore parmi les pauvres, cachés aux yeux des sages et des savants, comme en ce village de Nazareth, d'où « rien ne pouvait sortir de bon ».

A côté de moi, la jeune femme américaine a sorti le bébé du hamac. Elle l'a passé à la vieille dame coréenne en bleu clair. Et la voilà qui se réveille comme toutes les grand-mères du monde. Elle tient délicatement sous les aisselles le bébé tranquille et indifférent ; elle l'apprivoise avec des rythmes doux et sautillants. Elle rit de toutes les rides qui circonscrivent son visage, et de ses yeux même qui paraissaient morts derrière l'auvent des énormes paupières. Le bébé reste indifférent, sans peur, ni intérêt, ni crainte. La maman regarde ce premier contact pour lui avec un autre monde, une autre race. Pourquoi et comment l'accueil et la rencontre se produisent-ils entre les hommes emmurés dans leurs langues, leurs cultures, leurs barrières collectives et personnelles ? Il faudrait être devant le monde nouveau qu'on aborde comme ce petit enfant calme aux yeux ouverts, accumulant les impressions qui prendront un sens avec le recul du temps.

Il est minuit à ma montre et c'est un soleil d'après-midi qui marche avec nous. La ligne de changement de jour a été traversée sans être signalée. J'avance ma montre de 17 heures pour changer le

chiffre du calendrier : 17 heures parce que nous en avons grignoté 7 sur le jour perdu. Parabole sur la relativité du temps, dont le présent se fait lourd. Comme le corps d'un malade sur un lit confortable, mon fauteuil se fait cercueil. Je ne sais quelle claustrophobie m'étreint. Je voudrais arpenter l'étroit couloir et ne puis sortir sans déranger mes deux voisins qui dorment. Que les morts et les vivants reposent en paix.

. . . . . .

J'ai dormi à mon tour, et j'ai manqué l'abord des côtes japonaises. Je m'étonne que ce pays surpeuplé se présente comme une vaste étendue de collines verdoyantes et presque désertes... L'atterrissage est annoncé.

C'est une bien pauvre messe que j'ai offerte : ni le corps, ni le sang, ni la communauté rassemblée. C'est une célébration solitaire, selon l'usage de tant de grandes maisons ecclésiastiques où la liturgie semble être la dernière place imaginable pour la communion humaine. Chacun y célèbre, à son heure, à son autel standard et l'habitude fait oublier que les dialogues liturgiques sonnent faux en l'absence d'un servant. On est souvent seul par négligence, là où l'on pourrait être ensemble. Et c'est peut-être mon cas aujourd'hui. La barrière des langues et celle de la fatigue m'ont arrêté dans des velléités de communion humaine. Ce que j'ai tenté de célébrer, ce n'est une messe qu'en figure, en espérance, une messe inachevée qui appelle un prolongement. Je l'ai célébrée dans l'état du voyageur qui se fatigue à tenter de percer la nuit comme si ses yeux pouvaient être des phares, capables d'y projeter la lumière.

Voici Tokyo, sa baie, son port, son brouillard, sa densité humaine. J'espère l'aurore.

3

COMMENT PEUT-ON ÊTRE JAPONAIS ?

Pourquoi ne me suis-je pas senti étranger en arrivant au Japon ? Pourtant la barrière de la langue se dressait. Devant l'écriture harmonieuse des enseignes et des plaques indicatrices, j'étais analphabète. La circulation à gauche et tous les autres signes de « l'insularité » japonaise me dépaysaient. Ce qui m'a saisi, néanmoins, c'est la chaleur d'une humanité vivante, pétillante, et proche, comme au Mexique ou en Italie.

A l'arrivée du boeing, les deux préposés aux bagages déployaient un zèle mêlé de vivacité joueuse, d'autant plus spectaculaire que le transport est automatique : un tapis roulant monte du sous-sol et distribue les valises sur un second tapis, horizontal et circulaire, dont les lamelles parallèles se déploient en éventail au tournant : un petit chef-d'œuvre d'invention technique. Mais le jeune surveillant japonais, chargé d'éviter collisions et embouteillages ne se contentait pas d'une monotone surveillance, comme on le fait ailleurs. Il guettait l'arrivée, s'étonnait du moindre retard. Trois fois, je l'ai vu se précipiter dans le sous-sol en descendant le tapis montant, s'accroupir tout en courant pour franchir le passage extrêmement bas qui plafonne à hauteur des valises, écarter le rideau de caoutchouc, disparaître quelques instants, et rentrer, cette fois dans le sens du tapis, après avoir éclairci son problème. Les valises arrivaient derrière lui comme un troupeau de moutons.

Partout cette vivacité, cette gratuité. Les gadgets n'ont pas supprimé l'activité humaine. La vie ne devient pas, comme souvent en Amérique, cette grande machine abstraite, dont chaque humain attend le verdict. Elle reste affaire de connivence. La technique n'a pas absorbé l'humanité.

Les taxis sont climatisés, mais les adresses, si peu inspirées par